

*Contre Henri Guillemin, mais avec Lamartine,
une défense et illustration de Madame de Staël*

Joëlle Pojé-Crétien
Présidente honoraire de Présence d'Henri Guillemin

INTRODUCTION

Le projet de cette conférence doit beaucoup à mon collègue Jean-Amédée Lathoud qui, le 2 février 2019, avait fait ici-même une conférence sur le sujet suivant : *Henri Guillemin et Germaine de Staël : pourquoi tant de haine ?* Le texte de cette conférence très riche est lisible sur notre site henriguillemin.fr¹

J'avais mesuré à cette occasion mon ignorance de l'oeuvre et même de la vie de Madame de Staël (1766-1817).

Par la suite, dans le cadre du « pôle Lamartine » de l'Académie de Mâcon, j'ai pris connaissance d'un curieux texte de Lamartine, *Des Destinées de la poésie*, présenté comme la seconde préface des *Méditations poétiques* lors de leur réédition de 1834. J'ai été surprise de constater que la partie la plus intéressante de ce texte était une « défense et illustration » de Madame de Staël » associée à Chateaubriand : nous analyserons ce texte plus loin.

A partir de ce double constat, le projet a germé de comprendre la position de Lamartine, tellement différente de celle d'Henri Guillemin ! En quoi cette femme de lettres issue de l'Ancien régime (née en 1766), fille du dernier ministre des finances de Louis XVI, avait-elle pu apparaître comme un phare dans la période de la Révolution et de l'Empire ?

J'ai découvert aussi, récemment, qu'Henri Guillemin fait des emprunts à des analyses de Lamartine sur Madame de Staël ou Benjamin Constant, comme celles parues dans le *Cours familier de littérature* dont nous reparlerons.

Il se trouve que Madame de Staël, même si elle est peu connue en-dehors d'un cercle universitaire littéraire, juridique ou politique, n'est pas absente de l'actualité. Une de ses œuvres, *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, est au programme de l'Agrégation de Lettres modernes 2025². Aujourd'hui même a lieu à Cergy-Pontoise un colloque sur Germaine de Staël. Il existe une « Société d'études staëliennes » qui publie chaque année un nouveau numéro des *Cahiers staëliens*. Enfin, le Château de Coppet, propriété d'abord de Jacques Necker, puis de sa fille unique, puis de ses héritiers actuels (les d'Haussonville, qui descendent d'Albertine de Broglie née de Staël-Holstein), entretient la flamme européenne, comme le suggère l'existence de la « Fondation Othenin d'Haussonville pour le rayonnement de l'esprit de Coppet ». Le Château, qui contient la bibliothèque de Madame de Staël, est (du moins dans un passé récent) un lieu de conférences, concerts ou expositions en rapport avec son illustre propriétaire, Genevoise née à Paris (il n'y avait pas encore de « droit du sol »), de religion protestante (comme ses deux maris et son amant Benjamin Constant), européenne de coeur et de conviction.

1 Deux possibilités d'accès, sous le titre « Entretiens du 2.09.19 : Henri Guillemin et Germaine de Staël » :

- onglet Actualités page 10 (page à sélectionner en bas d'écran)

- onglet Documents puis Autres documents page 7.

Le fichier compte 14 pages.

2 Ce n'est pas la première fois qu'une oeuvre de Germaine de Staël est au programme de l'agrégation

Je me suis servi dans cette étude de l'imposante biographie de Madame de Staël par Michel Winock publiée en 2010 pour l'édition de Poche Arthème Fayard / Pluriel). Je préciserai au fur et à mesure quelles oeuvres de Guillemin, Lamartine et Germaine de Staël j'ai utilisées.

Mon analyse se déroulera dans un cadre contre-chronologique, commençant par Henri Guillemin, puis Alphonse de Lamartine, nos deux illustres mâconnais, avant d'opérer un recentrage sur ce qui, dans l'oeuvre ou la vie de Germaine de Staël, a attiré -ou non – leur attention. Quelle synthèse effectuer sur ce personnage étonnant, quelle(s) conclusion(s) proposer ?

HENRI GUILLEMIN (1903-1992) ET GERMAINE DE STAËL³

Henri Guillemin, agrégé de Lettres, n'est bien sûr pas ignorant, au sortir de ses études, de l'oeuvre de Madame de Staël. Mais comment en est-il venu à focaliser son attention sur elle, au point d'en faire une de ses victimes ?

A l'instar de mon prédécesseur pour cette étude, Jean-Amédée Lathoud, j'ai utilisé pour cette partie les trois ouvrages d'Henri Guillemin où Germaine de Staël est la plus présente : dans l'ordre chronologique :

-*Benjamin Constant muscadin*, publié chez Gallimard en 1958, réédité par Urovie

-*Madame de Staël, Benjamin Constant et Napoléon*, publié chez Plon en 1959, réédité par Utovie

-*Madame de Staël et Napoléon, ou Germaine et le Caïd ingrat*, (Editions du Panorama 1966, réédition Utovie 2015). C'est ce titre qui est le plus intéressant pour moi, celui aussi dans lequel Germaine est la plus présente. On y retrouve l'essentiel de l'ouvrage précédent.

J'y ai ajouté deux références, l'une volontaire, l'autre (de peu d'importance) découverte fortuitement :

- la thèse d'état de Guillemin sur *Le Jocelyn de Lamartine* dans laquelle j'ai guetté d'éventuelles allusions aux oeuvres de Madame de Staël

- des passages sur Jacques Necker, père de Germaine de Staël, au début de l'ouvrage *1789-1792, 1792-1794 : les deux révolutions françaises*, Utovie 2013 (il s'agit de conférences enregistrées en 1967).

Les premières références à Madame de Staël chez Guillemin se trouvent dans sa thèse de 1936⁴, en particulier dans le chapitre sur « les sources de Jocelyn : les souvenirs livresques », surtout les pages 540-541, le reste des occurrences se présentant sous la forme de brèves allusions, de notes de bas de page. Ces références montrent que Guillemin n'ignore pas les oeuvres de Germaine mais il reste factuel, sans poser de jugement, on n'a pas l'impression qu'il s'intéresse vraiment à cette oeuvre. Il affirme simplement ceci : Germaine de Staël, à l'instar de Jean-Jacques Rousseau ou Bernardin de Saint-Pierre, mais moins qu'eux, fait partie des écrivains dont les oeuvres ont influencé ou inspiré Lamartine. La source principale pour Lamartine provient de *Corinne ou l'Italie*, le grand roman staëlien, dont nous reparlerons.

Par la suite, Germaine de Staël semble s'absenter des recherches de Guillemin, et y reparaît en 1958 dans l'ouvrage intitulé *Benjamin Constant muscadin*.

On connaît⁵ la relation à la fois intellectuelle et sentimentale qui s'est nouée entre Benjamin Constant de Rebecque dit Benjamin Constant (1767-1830), son compatriote vaudois devenu homme politique français (aussi juriste et écrivain) et Germaine de Staël. Cette relation compliquée, qui a débuté en 1794, n'a pu se maintenir (ou repartir) que grâce à une entente intellectuelle et

3 J'utiliserai, pour éviter la monotonie et ne pas alourdir mes phrases, les dénominations suivantes : Madame de Staël ou Mme de Staël, Germaine de Staël et Germaine tout court (on me pardonnera cette apparente familiarité).

4 Thèse publiée chez Boivin et Cie

5 Voir la conférence de Jean-Amédée Lathoud, déjà citée

idéologique telle que certaines oeuvres de Germaine semblent le fruit d'une collaboration. Signalons aussi que Constant est le père d'Albertine de Staël, née en 1797.⁶ Mais la réalité de leurs rapports dément toute idéalisation. Guillemin montre notamment la part de chantage réciproque qui empêche toute rupture entre eux (voir par exemple l'*Appendice* d'Henri Guillemin au livre *Madame de Staël et Napoléon, ou Germaine et le Caïd ingrat*, p.221-231).

Henri Guillemin va associer Benjamin Constant et Germaine de Staël dans sa « trilogie » mentionnée ci-dessus, manifestant, au fil du temps et des publications, une hargne croissante où celui qui remporte la palme du mépris est Benjamin Constant, tandis que la palme de l'ironie et de la moquerie échoit à Germaine.

A l'égard de Benjamin Constant, notons que ce personnage doué mais intrigant, changeant, médisant, parfois dangereux, fait déjà l'objet de critiques infamantes dans le *Cours familier de littérature*, sous la plume de Lamartine qui n'en a pas l'habitude⁷...

On pourrait penser que l'argumentaire de Guillemin prend appui sur l'inconduite privée de Germaine, cette *dévergondée* écrit-il. Et il est certain que certaines critiques ou plutôt remarques ironiques vont dans ce sens. Est-il certain de lui-même lorsqu'il écrit *elle a mis au monde six enfants, dont aucun de son mari*⁸? Notons d'abord qu'elle a eu deux maris et que son dernier enfant est le fils (né hors mariage) de John Rocca. Ensuite, il semble que la première née, Augusta, qui mourra en 1789, soit bien la fille de son père officiel. Guillemin « arrondit » la situation pour amuser ses lecteurs.

Il est content de nous rapporter certaines épithètes peu flatteuses utilisées par ses contemporains, allant jusqu'à citer un mot proscrit mais trouvé, quelle chance, dans une lettre de Napoléon à Fouché, ce qui le transforme en citation : *cette putain*⁹

Non, pour Guillemin, là n'est pas l'essentiel, quoique ce premier thème réapparaisse souvent en filigrane dans son propos... . Comme l'a fort bien montré Jean-Amédée Lathoud, il y a deux causes principales à l'ire d'Henri Guillemin :

- son côté intéressé, son avidité financière
- et surtout son double jeu envers le Premier Consul puis Napoléon.

Jacques Necker, le père de Germaine, avait été, on le sait, le dernier ministre des finances du roi Louis XVI. Quelques années avant de quitter les affaires, il a prêté au Trésor français deux millions de livres. A son décès en 1804, sa fille unique se retrouvée héritière de cette créance qui peut être réclamée.

Or les intérêts du prêt avaient déjà permis à Jacques Necker d'acheter le château de Coppet.

Sur ce fameux rapport à l'argent qui est une des pierres de touche de l'appréciation des individus pour Guillemin, Germaine est bien la fille de son père, banquier devenu ministre sans cesser d'être banquier. Quelques notes éclairantes se trouvent dans l'ouvrage *1789-1792, 1792-1794, les deux révolutions françaises*¹⁰. Necker y est présenté comme un profiteur, à l'occasion faussaire, qui utilise sa connaissance du monde des affaires et de la politique pour faire des coups enrichissants *aux dépens du trésor français* : affaire des billets « canadiens », spéculation sur les blés. A son départ des finances, la moitié du budget français passe au remboursement des emprunts ou des intérêts des emprunts. Pour Germaine, réclamer sa créance, alors qu'elle dispose de solides revenus, c'est appauvrir l'État français, quel que soit le régime concerné. Guillemin dénonce l'insistance indécente, à ses yeux, avec laquelle Germaine va continuellement réclamer sa créance et la ténacité

6 Pour la connaissance historique et politique des deux personnages, je renvoie aux présentations et analyses de Jean-Amédée Lathoud

7 Notons que dans son texte de 2019, Jean-Amédée Lathoud présente une défense des idées de Benjamin Constant qui fondent le libéralisme et s'attachent à poser ou défendre des principes importants du droit européen.

8 Il s'agit dans cette remarque d'Eric Magnus de Staël-Holstein.

9 *Madame de Staël et Napoléon, ou Germaine et la Caïd ingrat* p.138.

10 p.20 à 23

dont fera preuve l'empereur qui réussira à éluder cette demande. Germaine devra attendre la Restauration pour rentrer en possession de cet argent !

Mais le plus grave, pour cette égérie des Lumières réclamant la liberté intellectuelle et la résistance de l'esprit à la tyrannie, c'est son « double jeu » vis-à-vis du pouvoir pendant la période du Consulat et de l'Empire. Et c'est à ce sujet que Guillemin écrit ses meilleures pages !

Expliquons le contexte des relations de Germaine de Staël avec Napoléon Bonaparte. Germaine a vécu la période de la Révolution essentiellement à Paris ou en région parisienne. Fille d'un ministre d'ancien régime, mais connue pour ses vues libérales, Genevoise et non française, épouse de l'ambassadeur de Suède en France, elle bénéficie à la fois de notoriété et de protection dans une période troublée. Comme femme, elle ne peut ni voter, ni être élue. Mais elle tient salon, connaît la plupart des acteurs influents et veille à placer ses protégés dans les gouvernements successifs. Elle a une influence idéologique et diplomatique.

Ce pouvoir, elle va le perdre, hélas, avec l'arrivée au pouvoir du « petit Corse », du « Caïd », dont elle rêvait d'être la conseillère ! Pour lui, elle va devenir au contraire une intrigante et une « emmerdeuse »¹¹ même si Guillemin se garde d'écrire ce mot, s'amusant à le suggérer avec la complicité des lecteurs :

Mais non, rien, silence ; nous n'écrirons pas, nous nous interdirons même de penser que Mme de Staël offrait en sa personne un spécimen exemplaire et véridique hors série d'... Stop ! J'ai failli, tout de bon, m'enfoncer dans le crime, et passer les bornes de l'irrespect.

... et Bonaparte va devenir, aux yeux de Germaine, qui confie cette pensée à Rosalie de Constant, le *premier bandit de l'univers*¹²

Sur cette affaire, il convient de tenir compte de l'avis de papa Necker, qui connaît bien sa fille et sent qu'elle prend des risques importants en mélangeant l'ambition et les sentiments... En effet, Germaine a une prédilection pour les hommes puissants et Necker parlera de son *amour malheureux* pour le Premier Consul. Elle est rejetée en tant que femme, elle est rejetée en tant que personnalité publique et politique. Cela se traduira par l'exil forcé de Germaine qui se verra imposer des mesures d'éviction : l'exil à quarante lieues de Paris, ce qui fait à peu près 160 kilomètres, donc une distance importante (qui sera parfois atténuée à trente lieues, mais pour repartir ensuite de plus belle à quarante lieues!). Et aussi de nombreux séjours volontaires à Coppet, des voyages dans différents pays d'Europe. Sans parler de la surveillance de ses livres par la police qui lui impose de supprimer certains passages ou interdit la publication en France.

L'entêtement de Germaine, qui a trouvé son égal ou son maître dans celui de Napoléon Bonaparte, lui fait faire *des sottises*. Elle est, nous dit Guillemin, dans un *état de transe*, elle *trépigne*.

« Nous allons assister, des années durant, à cette danse qu'exécute la boulotte, avec deux figures alternées : face au public, une gesticulation grandiose, et tous les signes d'un noble courroux ; face au prince, quand elle se retourne, gémissante, suppliante, infortunée. »¹³

Mais Guillemin nous réserve le meilleur pour la fin. On le sait grand amateur de correspondances de personnes célèbres et il a, par rapport à un Lamartine par exemple, le grand avantage d'une connaissance plus approfondie de certains actes des personnages auxquels il s'intéresse, révélés parfois longtemps après leur mort. Et voici qu'il nous exhume, au dernier chapitre de *Germaine et le Caïd ingrat*, une « perle » qui nous laisse bouche bée : une lettre de Germaine au général Wellington, l'homme de Waterloo, le vainqueur de Napoléon, datée du 9 août 1815 :

« Mylord, il y a eu de la gloire dans le monde, mais sans reproche, mais sans mélange, mais reconnue et sentie universellement, je ne sais pas s'il en existe un autre exemple (...). Le cœur ne vous bat-

11 *Madame de Staël et Napoléon, ou Germaine et le Caïd ingrat* p.114-115

12 p.105, op.cit.

13 p.62-63, op.cit.

il pas de joie, en vous réveillant chaque matin et en songeant que vous êtes vous ? (...) Permettez-moi de vous offrir les sentiments sans bornes que vous m'inspirez.

Sans bornes, vraiment ? Voici réunis ici deux traits caractéristiques de Germaine : son goût des hommes et son admiration pour le pouvoir, sa soif de pouvoir, fût-ce par personne interposée . La femme derrière l'intrigante. Mais voici après la lettre un post-scriptum qui a pour Guillemain le goût du triomphe, de la jubilation : *Dès que le contrat de ma fille, qui tient à ma liquidation, sera décidé, nous reviendrons.*

Et revoilà , pour boucler la boucle, le thème de l'argent !! La liquidation, c'est celle de la fameuse créance Necker, qui sera effectuée par Louis XVIII, juste à temps pour que sa fille ait une belle dot, condition de son mariage avec un Broglie.

Pour nous approcher d'une conclusion, il est tout à fait recommandé de lire ou relire dans l'ouvrage de Patrick Berthier *Henri Guillemin tel quel* (Utovie 2017) les propos que, des années après la publication des livres évoqués dans cette partie, leur auteur tenait sur la manière dont il avait évoqué, traité Madame de Staël :

« J'ai fait sur elle un peu d'ironie, sans être méchant (p.132)

« J'ai attaqué Napoléon, Benjamin Constant, Vigny ; j'ai blagué – un peu – Chateaubriand et Mme de Staël.

« La pauvre Mme de Staël, elle me fait rire avec ses blagues : *Je me suis opposée à Napoléon ...alors qu'elle s'est traînée à ses pieds.*

Il me semble que Guillemain oublie ou gomme un peu trop facilement l'ire vindicative qu'il manifeste dans ses ouvrages précédents. Mais c'est, comme le montre Patrick Berthier (p.133), l'aspect « tromperie » qui est le noyau de sa méfiance ou de son opposition envers son personnage comme envers d'autres – et on ne peut s'empêcher de penser ici à George Sand, et de se demander s'il n'y a pas parfois, chez Guillemain, une certaine misogynie.

ALPHONSE DE LAMARTINE (1790-1869) ET MADAME DE STAËL (1766-1817)

Dans les *Mémoires politiques* de Lamartine (1863), on lit ceci : *J'étais alors¹⁴, et je suis resté depuis, un admirateur passionné de Madame de Staël.*

Et de fait, en parcourant son œuvre, cette admiration ne se dément pas, même si, dans le *Cours familier de littérature*, apparaissent une ou deux réserves sur le comportement de Germaine, en particulier vis-à-vis de Napoléon.

Dans son *Cantique sur la mort de la duchesse de B***¹⁵*, Lamartine évoque sa mère, Germaine de Staël, par ces mots : *Une femme immortelle, au verbe de prophète.*

Malgré la différence d'âge (24 ans) et de milieu, ces deux personnages auraient pu se rencontrer (et ils se sont peut-être croisés¹⁶), mais leur relation est restée celle de maître à disciple, par écrits interposés. Il semble par contre que Lamartine ait rencontré la duchesse de Broglie, fille de Germaine, qu'il appréciait beaucoup, et dont il parle en plusieurs endroits.

Je me suis servie pour cette partie des textes suivants de Lamartine, comme autant de jalons dans son œuvre :

- *Des Destinées de la poésie* (1834)

- *Cantique sur la mort de la Duchesse de B******(1838)

- *Nouvelles Confidences*, Livre Quatrième

- *L'Histoire des Girondins* 1847

14 Il parle de sa jeunesse

15 Duchesse de Broglie, née Albertine de Staël-Holstein

16 Voir plus loin le récit que fait Lamartine de cet épisode fugace dans le *Cours familier de littérature*

- Dans le *Cours familier de littérature*, trois copieux Entretiens numéros 152, 153 et 154, publiés en 1868, peu avant la mort de Lamartine (février 1869).

Le premier texte est, par rapport à mon questionnement, un texte fondateur. Ce manifeste en prose pour une poésie nouvelle est paru en tant que seconde préface du recueil des *Méditation poétiques* dans leur réédition de 1834. Il comporte 27 pages et contient dans ses débuts deux pages consacrées à *deux grands génies*, Mme de Staël et M. de Chateaubriand, deux figures qui ont permis à la génération de Lamartine de sortir de *l'avilissement intellectuel* de la période napoléonienne :

« J'ai aimé ces deux génies précurseurs(...) qui me consolèrent à mon entrée dans la vie(...)

Ils furent pour nous comme deux protestations vivantes contre l'oppression de l'âme et du cœur, contre le dessèchement et l'avilissement du siècle. »

Germaine de Staël est qualifiée de *femme adorable et miséricordieuse*.

Madame de Staël et Chateaubriand, couple imaginaire mais puissant dans l'esprit de Lamartine, apparaissent comme les deux phares du romantisme français naissant. Mme de Staël a eu aussi le grand mérite d'initier les lecteurs français à la connaissance de la *pensée de l'Angleterre et de l'Allemagne*, précisément les deux lieux de naissance du romantisme.

Par contraste, nous pouvons ouvrir maintenant *l'Histoire des Girondins*¹⁷ parue en 1847, un an avant la révolution qui a porté au pouvoir Lamartine – brièvement il est vrai. Lamartine étudie dans cet ouvrage non seulement les faits et personnages historiques, mais les tendances de l'opinion populaire, la naissance et l'évolution des idées, ce qui se passait « en coulisse », et c'est ici que nous retrouvons Germaine de Staël. Privée de vie publique en tant que femme (comme l'était aussi, pour prendre un exemple important, Madame Roland, égérie du parti girondin), Germaine, dont il faut garder à l'esprit qu'elle était genevoise et non française, fait de son salon d'ambassadrice du royaume de Suède un lieu où se rencontrent les personnages qui comptent, et dont les idées sont parfois radicales alors que l'hôtesse est une libérale modérée. Voilà ce que nous décrit Lamartine, qui a connu de nombreux témoins de cette époque. Il nous explique que c'est à elle que l'on doit la nomination de son amant Louis de Narbonne comme ministre de la guerre en 1791-1792.

Signalons (mais nous sortons ici du cadre de *l'Histoire des Girondins*) que l'on doit à l'entregent de Germaine la nomination de Talleyrand comme Ministre des affaires étrangères sous le Directoire, et le projet, en 1814, de proposer Bernadotte comme roi de France !

Après une coupure dans sa vie parisienne, imposée par ses déboires avec le Premier Consul puis l'empereur, Germaine de Staël, parmi d'autres, retrouvera son salon à la Restauration, et c'est une image de cette période de sa vie que nous découvrons dans les *Nouvelles Confidences*, Livre Quatrième, chapitre III.

Nus y trouvons aussi un éloge du livre *De l'Allemagne*, que Lamartine apprécie beaucoup, un rapprochement entre Germaine de Staël et JJ Rousseau, et une présentation admirative de Mme de Broglie, dont les qualités semblent parfois racheter certains défauts ou manques chez sa mère :

Son enthousiasme, plus pieux que celui de sa mère, était surtout de la vertu ; la pitié sanctifiait à l'oeil la mélancolique beauté de ses traits. L'affection de Lamartine s'étend aux deux femmes, si différentes soient-elles. A la fin du passage, voici comment Lamartine qualifie Germaine de Staël : *la plus passionnée des femmes et le plus viril des écrivains dans un même être. Nom qui vivra autant que la littérature et autant que l'histoire de son pays.* Propos qui nous paraît bien optimiste, marqué au sceau de ce fameux « enthousiasme » qualité de l'âme que Germaine mettait au-dessus de toutes les autres, et dont nous comprenons à peine le sens...

17 On sait que ce titre ne rend pas parfaitement justice au contenu qui porte sur l'ensemble de l'histoire de la révolution jusqu'à la mort de Robespierre et Saint-Just. Mais le titre « Histoire de la Révolution » étant déjà pris, il a opté pour *Histoire des Girondins*, parti dont l'histoire l'intéresse particulièrement.

Enfin, Germaine de Staël est le thème de trois « entretiens » du *Cours familial de littérature* (CFL pour les initiés) parmi les tout derniers édités par Lamartine en 1868 (il a 78 ans) : il s'agit des Entretiens 152, 153, 154, qui forment une bonne partie du volume 26 de l'édition complète du CFL.

La lecture du premier de ces Entretiens ne manque pas de surprendre le lecteur moderne. En effet, Lamartine y pose gravement la question suivante : *Convient-il à la nature de donner du génie aux femmes ?*

L'auteur réfléchit assez laborieusement sur les différences entre les sexes qui, pour lui, sont fondées dans la nature. Le destin, la vocation des hommes est autre chose que le destin, la vocation des femmes. Et Lamartine pose d'emblée un problème qu'il résout tant bien que mal : Germaine de Staël est un génie masculin dans un corps de femme. Dit de façon plus facétieuse, c'est un grand homme qui s'appelle Germaine (mais ceci, vous l'aurez deviné, n'est pas de Lamartine).

Une phrase retient aussi notre attention par la manière dont elle représente le côté « à part » de Germaine : *Sa figure, à quatorze ans, inspirait déjà plus d'étonnement que d'attrait*. Cela pourrait être de Guillemin, et on l'accuserait de méchanceté !

Lamartine évoque ensuite le premier essai littéraire de Germaine : ses *Lettres sur Jean-Jacques Rousseau* qui révèlent une certaine affinité entre les deux écrivains.

Quoi de mieux pour décrire Germaine que de la trouver dans ses œuvres ? Lamartine cite des passages de *Corinne* qui révèlent l'écrivain (éventuellement idéalisé) à travers son personnage, qu'il s'agisse du physique, des passions, des désirs, des peines, du comportement : *Tous ses mouvements avaient un charme qui suscitait l'intérêt et la curiosité, l'étonnement et l'affection* .

N'est-ce pas ce que Germaine souhaite pour elle-même ?

De l'Allemagne est pour Lamartine un ouvrage capital, même si la palme du succès mondain revint à *Corinne*. Cet ouvrage pose des questions civilisationnelles essentielles. L'Allemagne est, pour les écrivains français, une réserve de sens et d'exemples.

Lamartine ne dédaigne pas les ouvrages politiques de Mme de Staël, comme ses *Considérations sur la Révolution française*, dont la publication ne sera achevée qu'après sa mort, mais il dit ne pas considérer leur auteur comme *un grand historien politique* ... qu'il voudrait bien être lui-même.

Quelques propos de Lamartine concernent la vie personnelle de Germaine de Staël. Lamartine n'était pas sans savoir que, sur le plan marital par exemple, Germaine est loin d'être irréprochable (n'oublions pas que c'est un génie « masculin : il lui sera beaucoup pardonné), mais selon lui, même si elle avait contracté un mariage de convenance, cette union est restée *décente*. Curieusement, il en voit une preuve dans le fait qu'avant sa mort, le mari revint auprès de sa femme et de ses enfants... Il s'émeut aussi de la dernière union secrète contractée (après la naissance d'un fils) par Germaine avec John Rocca : *L'amour avait triomphé des convenances... Une faute, selon le monde, fut le tardif, mais suprême bonheur de sa vie*¹⁸.

Mais en finale de ces trois Entretiens, Lamartine nous réserve une « perle » qui se manifeste plus sur le mode de la confidence que de l'entretien. Il s'agit du récit de sa « rencontre » avec Germaine de Staël, quand il avait vingt-quatre ans. Il prétend tirer ce récit d'une lettre qu'il avait envoyée à un ami à l'époque. Voici cette scène, qui se déroule pendant les Cent Jours, très exactement (mais les intéressés l'ignorent) le jour de la bataille de Waterloo qui va mettre un point final à l'aventure napoléonienne. Nous sommes donc le 18 juin 1815, il fait chaud. Alphonse a entendu dire que Germaine de Staël, qui séjourne à Coppet, doit se rendre de ce lieu à Morges, et qu'elle passera sur une route qu'il connaît. Le voilà donc qui se poste dès le matin au bord de la route pour avoir la chance de l'apercevoir. Germaine est une vedette, il n'est pas le seul à guetter son passage sur cette route peu confortable. Et tout à coup arrive, dans un nuage de poussière, une calèche où ont pris place Madame de Staël et Madame Récamier ! A peine vues, les voilà disparues...

18 Le « faute » est sans doute la naissance de l'enfant hors mariage, sans tenir compte des considérations d'âge.

Certains critiques mettent en doute la réalité de la scène rapportée ci-dessus, qui serait une invention ou une illusion du jeune Alphonse, Les dates de la présence des deux protagonistes autour du Léman concordent pourtant. Mais ce souvenir subsiste comme un sceau gravé sur la relation assez touchante entre Lamartine et Mme de Staël.

ÉCLAIRAGES COMPLÉMENTAIRES

Je réunis dans cette dernière partie diverses présentations et analyses me permettant de compléter l'information des lecteurs mais aussi de tendre vers une réponse aux questions posées dans l'introduction.

Je commencerai par un retour ou un « focus » sur quelques œuvres de Germaine de Staël connues de Lamartine et plus ou moins connues d'Henri Guillemin, de celles qu'on peut encore facilement trouver aujourd'hui. Evidemment ce choix est aussi imposé par mes propres limites. C'est ainsi que je ne puis parler des écrits politiques ou historico-politiques de Mme de Staël.

Je préciserai certaines de ses idées, mais aussi ses engouements personnels et sa manière de conduire sa vie.

Voici les oeuvres de Germaine de Staël citées et toujours disponibles en librairie :

-Edition Pléiade des *Oeuvres* de Madame de Staël : *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales, Delphine, Corinne ou l'Italie*, édition établie par Catriona Seth, 2017

--*De l'Allemagne*, présenté par Simone Balayé, éditions Garnier-Flammarion 1968, deux volumes.

Je m'appuie aussi sur la biographie de Michel Winock déjà présentée dans mon introduction ainsi que sur la Chronologie très vivante établie par Simone Balayé dans sa présentation de *De l'Allemagne*.

Il y a beaucoup à retenir de celle qui fut à la fois l'égérie des Lumières et l'instigatrice du romantisme en France. Selon les sensibilités, on s'attachera plutôt au premier aspect ou au second. Pour le premier, je ferai ma moisson dans les deux ouvrages *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* et *De L'Allemagne*.

Le lecteur d'aujourd'hui est d'abord déconcerté, dans *De la littérature* (1800), par cette déclaration d'intention : *Je vais examiner d'abord la littérature (...) dans ses rapports avec la vertu, la gloire, la liberté et le bonheur*. Mais voici deux arguments sur les relations de la littérature et de la vertu susceptibles de nous intéresser :

- *en perfectionnant son goût en littérature, on agit sur l'élévation de son caractère*

- *La littérature détourne de ce qui est vil et féroce.*

Sur les rapports de la littérature avec la liberté, les analyses de Germaine de Staël sont particulièrement intéressantes, surtout en regard de notre actualité ¹⁹. Les liens établis entre la lecture (des journaux comme des œuvres littéraires), l'art oratoire (l'éloquence) et la vie civique sont cruciaux : ils conditionnent la possibilité de la démocratie. Or le progrès de la littérature, c'est *le perfectionnement dans l'art de penser et de s'exprimer*. Il ne faut pas avoir peur de l'émulation, de la supériorité dans ces domaines. Voici un passage qui nous parle :

Dans un état démocratique, il faut craindre sans cesse que le désir de la popularité n'entraîne à l'imitation des mœurs vulgaires ; bientôt on se persuaderait qu'il est inutile, et presque nuisible, d'avoir une supériorité trop marquée sur la multitude qu'on veut captiver. Le peuple s'accoutumerait à choisir des magistrats ignorants et grossiers ; ces magistrats étoufferaient les lumières ; et, par un cercle inévitable, la perte des lumières ramènerait l'asservissement du peuple.

19 Je saisis cette phrase le 20 février 2025

IL est rare de trouver une démonstration plus précise, même si elle est faite « en négatif », de ce qu'est l'esprit des Lumières.

Suivent des pages sur la littérature des divers pays d'Europe et le tempérament national.

De l'Allemagne (1809) est une tentative réussie pour faire connaître aux Français ce pays non encore unifié dont elle connaît personnellement les principaux souverains, comme le roi de Prusse, le duc et la duchesse de Saxe-Gotha. Elle écrit, p.119 : *On ne saurait s'imaginer en France à quel point les Lumières sont répandues en Allemagne*. Et elle décrit un pays où les ouvriers, artisans, paysans, lisent pendant leurs heures de pause ou de loisir, où règne le goût de l'étude, de la pensée, des sciences et de la poésie, surtout, précise-t-elle, dans le Nord de l'Allemagne. Le but de l'auteur est de nous faire admirer ce pays, de nous donner envie de lire ses auteurs, d'apprendre l'allemand. Elle nous décrit les œuvres les plus connues, en cite des passages traduits, en fait l'analyse et évoque, par exemple, l'émotion intense qu'elle a ressentie en voyant le drame romantique de Schiller *Mary Stuart*. Elle est émue jusqu'aux larmes par la double scène finale de la confession et des adieux de Mary au Comte de Leicester, *l'une des plus belles situations qui soient au théâtre*. Nous sommes fortement incités à lire la pièce et à la voir par cet appel romantique aux émotions, aux sentiments.

De l'Allemagne dresse un répertoire des œuvres romantiques allemandes dont la lecture pourrait inciter les auteurs français à se renouveler.

Très impressionné par l'ouvrage de Madame de Staël, Lamartine suivra ses traces en proposant, dans les Entretiens du Cours Familier de Littérature qu'il lui consacre, un extrait traduit du *Faust* de Goethe : la scène finale, qui relève aussi du tragique romantique. Il fera de même dans d'autres Entretiens, suivant un certain vagabondage intellectuel dont Germaine de Staël lui a montré l'exemple., juxtaposant extraits, analyses, comparaisons : ce sont les premiers pas de la littérature comparée.

Mais Germaine va plus loin encore dans ses études sur l'Allemagne, elle évoque les mœurs, le mariage, les pratiques religieuses. Sur le mariage et la religion, elle se montre assez conservatrice : elle n'est pas favorable au divorce et trouve ses coreligionnaires protestants un peu trop tolérants sur ce chapitre. La religion est nécessaire au lien social dans une société, et sa religion, le protestantisme, lui paraît pouvoir devenir la religion officielle d'une société démocratique. C'est dans le Chapitre XIX, intitulé « De l'amour dans le mariage », qu'on trouve cette phrase célèbre et triste : *La gloire elle-même ne saurait être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur*.

Rien n'échappe à la curiosité intellectuelle et humaine de Germaine qui s'intéresse aussi aux questions pédagogiques ou à la pratique musicale. Si elle préfère Pestalozzi à Rousseau, elle ne se fait pas d'illusions sur une supposée force prééminente de l'éducation (p.147) : *l'éducation, quelque bonne qu'elle puisse être, n'est rien en comparaison de l'influence des événements publics*. J'ai noté aussi cette remarque relative à la pratique musicale (p.148) : *Il y a tout un ordre de sentiments, je dirais même tout un ordre de vertus, qui appartiennent à la connaissance, ou du moins au goût de la musique*.

Avec *Corinne ou l'Italie*, nous passons du romantisme « analysé » au romantisme « mis en scène », d'œuvres intellectuelles à une œuvre où dominent sentiments et émotions, et qui a su séduire son siècle puisque nous en retrouvons le nom et l'influence sur plusieurs décennies.

C'est aussi un roman qui marque une sorte de transition entre la culture classique et une vision romantique de la vie. Il s'agit d'un roman d'amour déchirant dont l'héroïne ressemble à l'autrice, la grâce et la jeunesse en plus. Mais ce roman se lit également comme un guide de découverte de l'Italie, entrant dans le détail de la description des villes, de leurs monuments, de l'architecture et de la décoration intérieure. Les pages consacrées au Vatican et à l'église Saint Pierre en fournissent un exemple impressionnant.

L'héroïne, Corinne, mi-anglaise, mi-italienne, a connu une jeunesse contrastée, du Sud chaleureux au Nord froid et austère de l'Angleterre et de l'Ecosse. Victime des préjugés de son époque à l'égard des femmes, amoureuse sans espoir sacrifiant son bonheur à sa demi-soeur, elle sera détruite socialement, sentimentalement, et mourra encore dans sa jeunesse.

C'est sans doute le reflet de l'autrice dans l'héroïne, le côté auto-portrait, qui frappe le plus le lecteur d'aujourd'hui à travers des jugements comme ceux-ci :

« l'imagination était son charme, et quelquefois son défaut (p.1321)

« Quand une personne de génie est douée d'une sensibilité véritable, ses chagrins se multiplient par ses facultés mêmes

« un génie admirable, et néanmoins un caractère sensible et timide ; une imagination sublime, une générosité sans bornes » (dans la bouche de Lord Nelvil, p.1355)

« Elle a besoin de plaire, de captiver, de faire effet

Cette dernière phrase, avec le choix de l'expression « faire effet » montre bien le dédoublement dont l'autrice est capable vis-à-vis d'elle-même, percevant sans illusions son propre orgueil et la manière dont les autres la voient, comme lorsqu'elle évoque le jugement de sa belle-mère sur elle : *une personne indifférente à ses devoirs comme à sa considération*. Le plus touchant est sans doute cette déclaration (p.1061) : *En cherchant la gloire, j'ai toujours espéré qu'elle me ferait aimer*. Quel aveu !

La renommée de ce roman va couvrir tout le XIX^{ème} siècle européen. En voici un exemple : on trouve chez la grande romancière anglaise George Eliot (1819-1880), dans son roman *Le Moulin sur la Floss*, à la fois des allusions directes à *Corinne* et une influence sur le scénario. La jeune héroïne Maggie Tulliver discute de *Corinne* avec son ami Philip, ce qui donne lieu à des commentaires cocasses mais bien sentis sur le sort comparé des brunes et des blondes dans la littérature et dans la vie, et à une sorte de réalisation de ces affirmations dans la suite du roman : comme Corinne, Maggie (la brune) va sacrifier son amour au bonheur de sa cousine la blonde Lucy (ce nom, à une variante près, est celui de la demi-sœur, Lucile, pour laquelle Corinne se sacrifie!).

J'ai été personnellement sensible à des passages de l'oeuvre de Germaine où s'affirme son goût pour la musique, incarné dans l'héroïne. Corinne joue à la fois de la lyre (en extérieur, pour accompagner ses déclamations) de de la harpe (en intérieur). Une scène typiquement romantique la dépeint jouant de la harpe devant un tableau qui représente le barde Ossian. La fille de Lucile et Lord Nelvil, Juliette (comme Juliette Récamier, amie de Germaine, qui était harpiste) sera initiée à la harpe par Corinne et jouera à son père tous les 17 novembre un air qu'elle a promis à Corinne de lui jouer à cette date... On sait par la biographie de Michel Winock que Germaine a commencé par apprendre le clavecin, mais elle a aussi appris à jouer de la harpe, ce qui est également le cas de sa fille Albertine, ainsi qu'en témoignent des dessins de contemporains. Elle aimait particulièrement les mélodies écossaises, surtout *Lochaber no more*²⁰ que Corinne interprète pour Lord Nelvil, un chant empreint de nostalgie : un homme qui part chercher la gloire au loin dit sa tristesse de devoir quitter la femme qu'il aime et son pays.

SYNTHÈSE ET CONCLUSIONS

Difficile de tenter une synthèse sur un personnage aussi débordant, dans son oeuvre et dans sa vie, que Germaine de Staël. Et sans doute la connaissance par l'oeuvre, qui constitue la démarche de Lamartine, donne-t-elle des résultats différents que la connaissance par la biographie et les écrits personnels, par la correspondance, qui constitue le vivier auquel puise Henri Guillemin, et qui n'était pas ou peu connu de Lamartine.

20 Cet air joué sur divers instruments peut toujours être écouté sur Internet. Interprété à la cornemuse, il est parfois choisi pour accompagner des funérailles de militaires.

Lamartine sera toujours reconnaissant à Germaine de Staël d'avoir été pour lui un phare dans la période de sa jeunesse et une inspiratrice sur la voie d'un romantisme à la française qu'il incarnera pour sa génération. Au « couple infernal » Germaine de Staël-Benjamin Constant il oppose un « couple vertueux » Germaine de Staël-Chateaubriand, passeurs de culture épris de liberté et introducteurs de modernité.

Henri Guillemin veut avant tout démystifier le côté « résistante » avant le lettre que la postérité a reconnu à Germaine, sur la base de ses constantes difficultés avec le pouvoir français pendant le premier Empire. Et souligner un rapport à l'argent quelque peu obsessionnel chez une femme dotée d'une riche fortune. Surtout, nous avons montré qu'il ne s'intéresse guère à l'oeuvre de Mme de Staël. C'est d'ailleurs une démarche qu'il reproduit avec d'autres, comme Benjamin Constant²¹ ou George Sand.

Dans sa vie privée, Germaine manifeste à la fois du cran, un grand souci de liberté et un sens aigu de ses intérêts. Elle est, au fond, assez conservatrice, ne remettant pas en cause ce qui peut assurer sa gloire ou la réussite sociale de ses enfants. Elle assume les conséquences de ses actes tout en ménageant sa réputation.

Lorsque, à 45 ans, veuve, elle se retrouve enceinte des oeuvres d'un homme plus jeune qu'elle de 22 ans, elle s'arrange pour tenir la naissance secrète, et part aussitôt après pour un grand voyage. Trois ans après, elle contracte un mariage secret avec le père de l'enfant, ce qui n'est pas encore une reconnaissance de maternité ou paternité (celle-ci ne pourra se faire que sur la base de son testament et des déclarations du père, John Rocca, après sa mort), elle a surtout le souci que le mariage de sa fille ne soit pas empêché par des rumeurs, et elle a l'énorme satisfaction de recevoir le versement de sa fameuse créance de deux millions de livres du roi Louis XVIII juste avant la signature prévue du contrat de mariage d'Albertine avec Victor de Broglie .

Germaine gardera de bons contacts avec les deux enfants qui lui survivront, et qui ne semblent pas lui en vouloir de ses « frasques ».

Simone de Beauvoir, à qui elle me fait penser sur bien des points, sauf celui de la maternité, admirait son courage physique et a écrit dans *Le Deuxième Sexe* qu'elle menait une grossesse aussi rondement qu'une conversation !! (cité par Michel Winock p.634)

De nombreux témoignages de la générosité de Germaine existent, venant compenser mais pas forcément réfuter l'accusation d'avidité qui est si importante pour Guillemin.

Cette fureur de vivre qui la caractérise a quelque chose d'admirable, même si, par ailleurs, elle était perçue comme autoritaire, fatigante (mais, à la différence de Guillemin, je m'arrêterai là) et que sa conversation ressemblait souvent à un brillant monologue.

Je voudrais revenir un instant sur la ressemblance avec Simone de Beauvoir. Voilà deux intellectuelles célèbres qui ont eu une grande influence, par leur oeuvre et leurs idées, sur leur génération et au-delà, deux scandaleuses par leur vie privée ou leurs prises de position, deux femmes qui ont connu un compagnonnage intellectuel avec un homme célèbre lui aussi, enfin, deux porteuses de turbans devenus « iconiques » !

Une autre personnalité littéraire du vingtième siècle peut être rapprochée de Germaine ; c'est Marguerite Yourcenar. Il me semble que Germaine aurait été un choix parfait pour devenir, grâce à son oeuvre, la première Académicienne, si l'Académie de son temps avait accueilli les femmes ...

Sur un plan plus intime et subjectif, je retiendrais de Germaine trois points qui me touchent : ses (nombreuses) déceptions amoureuses, son attachement pour son père, et son goût pour les mélodies écossaises jouées à la harpe... Mon admiration pour Germaine de Staël s'est enrichie, en l'étudiant, d'une certaine affection.

21 Jean-Amédée Lathoud, dans sa conférence et son article de 2019, insiste sur la valeur des conceptions juridiques de B.C, négligée par Guillemin.

Je terminerai par le constat que même ceux qui la critiquaient ont souvent assoupli leur position avec le temps ou essayé de gommer leurs excès de critiques : on l'a vu pour Guillemin répondant aux questions de Patrick Berthier (*Henri Guillemin tel quel* p.132)²². Son contemporain Joseph de Maistre qui supportait mal cette *spirituelle hérétique* avoue dans une lettre qu'avec le temps, il ne lui en veut plus²³. Et surtout, voici un dernier témoignage surprenant. Dans le *Mémorial de Saint-Hélène* de Las Cases, cité par Michel Winock (p.619), Napoléon lui-même, oui, le « Caïd ingrat », lui rend un hommage tardif : *Personne ne saurait nier qu'après tout, Mme de Staël est une femme d'un très grand talent, fort distinguée, de beaucoup d'esprit : elle restera. Et il ajoute : Je suis loin (...) de la tenir pour une méchante femme. Tout bonnement nous nous sommes fait la petite guerre, et voilà tout.*

BIBLIOGRAPHIE RÉCAPITULATIVE

Autour de Madame de Staël

- Edition Pléiade des Oeuvres de Madame de Staël, établie par Catriona Seth, 2017 : *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales, Delphine, Corinne ou l'Italie -De l'Allemagne* présenté par Simone Balayé, édition Garnier-Flammarion 1968, deux volumes. Intérêt de la chronologie très vivante.
- Michel Winock : *Madame de Staël*, Editions Arthème Fayard/Pluriel 2010

Autour de Lamartine

- Des Destinées de la Poésie*, seconde préface aux *Méditations poétiques*, 1834
- Cantique sur la mort de la Duchesse de B******, 1838, in *Recueils poétiques*
- Nouvelles Confidences*, Livre Quatrième, chapitre III
- Histoire des Girondins* 1847
- Cours familier de littérature*, Entretiens numéros 152, 153, 154, publiés en 1868

Autour d'Henri Guillemin

- Benjamin Constant muscadin*, Gallimard 1958
- Madame de Staël, Benjamin Constant et Napoléon*, Plon 1959
- Madame de Staël et Napoléon, ou Germaine et le Caïd ingrat*, Editions du Panorama 1968, réédition Utovie 2015.
- Thèse d'État sur *Le Jocelyn de Lamartine*, 1936, Paris, Boivin et Cie
- 1789 1792, 1792 1794, les deux Révolutions françaises*, Utovie 2013
- Conférence de Jean-Amédée Lathoud, 2019 : *Henri Guillemin et Germaine de Staël : pourquoi tant de haine ?* Site henriguillemin.fr
- Patrick Berthier : *Henri Guillemin tel quel*, Utovie 2017.

APPENDICE

A signaler ce passage des *Choses vues* de Victor Hugo à la date du 19 mars 1850 ²⁴:

22 Utovie 2017

23 Merci à Jean-Amédée Lathoud de m'avoir fait connaître ce document, tiré de la correspondance de Joseph de Maistre, Les Belles-Lettres 2017.

24 Merci à Gino Schlanser d'avoir repéré ce passage.

A l'Académie française, on juge un concours de prose. Voici comment : M. de Barante lit une brochure, M. Mérimée écrit, MM. Salvandy et Vitet causent à voix haute, MM. Guizot et Pasquier causent à voix basse, M. de Ségur tient un journal, MM. Minier, Lebrun et Saint-Aulaire rient de je ne sais quels lazzi de M. Viennet, M. Scribe fait des dessins à la plume sur un couteau de bois, M. Flourens arrive et ôte son paletot, MM. Patin, de Vigny, Pongerville et Empis regardent le plafond ou le tapis, M. Sainte-Beuve s'exclame de temps en temps, M. Villemain lit le manuscrit, en se plaignant du soleil qui entre par la fenêtre d'en face, M. de Noailles est absorbé dans une manière d'almanach qu'il tient entr'ouvert. M. Tissot dort. Moi, j'écris ceci. Les autres académiciens sont absents.

Le sujet du concours est l'éloge de Mme de Staël.